

6 % des jeunes pères. Des choix aussi dictés par certains secteurs d'activité pourtant jugés essentiels (et majoritairement féminins), comme la grande distribution ou la santé. Et qui pèsent non seulement sur l'évolution de la carrière mais aussi sur le calcul de la pension, inférieure de 30 % à celle des retraités masculins, selon le rapport. Or, qui dit réduction du temps de travail dit aussi réduction du salaire et perte d'autonomie, dénonce Aurore Kesch. « Le travail à temps partiel est l'un des principaux obstacles à l'égalité de genre sur le marché du travail et l'une des principales causes de l'écart salarial. C'est un symptôme de l'inégalité dans la répartition des tâches de soins », corrobore Michel Pasteel, directeur de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes.

Dans le même élan de don de soi et de perte de salaire, le statut marital joue en défaveur des femmes : selon l'Institut, qui s'appuie ici sur les données de Statbel, le salaire horaire brut des femmes et des hommes célibataires est sensiblement le même, avec un léger avantage pour les premières (19,40 euros, contre 18,90 euros pour les seconds, soit un écart ici de -2,6 %). Dès lors qu'elles se marient, les femmes vont gagner un peu mieux leur vie (21,57 euros de l'heure en moyenne), mais sensiblement moins que les hommes (23,40 euros), ce qui creuse l'écart salarial de 7,8 % en faveur de ces derniers.

La question du partage du temps de travail (rémunéré et non rémunéré) constitue la source et le nœud du problème. Selon le dernier rapport de l'Institut, 81 % des femmes effectuent quotidiennement des tâches domestiques, contre 33 % des hommes. C'est que l'évolution vers plus d'égalité se heurte à des « mécanismes de résistance assez subtils » liés à l'intériorisation des rôles de genre, selon Nathalie Fragneux, professeure d'anthropologie philosophique à l'Institut supérieur de philosophie de l'UCLouvain. « C'est vraiment une responsabilité collective », complète Aurore Kesch.

Des avancées au niveau de la parité en politique

L'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes note toutefois quelques évolutions positives. Parmi les indicateurs au vert, il loue la meilleure représentativité des femmes en politique. Après plusieurs lois sur la parité il y a tout juste vingt ans, la Belgique a accouché de son premier gouvernement paritaire – même si les esprits tatillons ne manquent pas de souligner que sur les sept vice-Premiers du gouvernement De Croo, deux sont des femmes –, tandis qu'on frôle la parité au parlement fédéral (4 femmes sur 10).

Dans l'espace public, le harcèlement de rue a doublé par rapport à 2019

Mais il y a d'autres indicateurs au rouge, comme les discriminations liées au genre, qui sont en nette augmentation (+9 % en 2020 par rapport à 2019). Elles concernent principalement l'emploi (on y revient), qui représentait 40 % des signalements en 2020, et le sexisme dans l'espace public (+15 %). Sur le marché du travail, un signalement sur trois (36 %) est lié à la grossesse ou à la maternité tandis que le harcèlement moral (+17 %) et sexuel (+13 %) est également en hausse, et ce malgré la nette prévalence du télétravail en 2020. Dans l'espace public, le harcèlement de rue a doublé par rapport à 2019 tandis que l'Institut constate une hausse des signalements de harcèlement sexuel en ligne.

Les mouvements #MeToo et autres #Balance ton porc, ton folklore ou ton bar ont rappelé à l'envi que la violence et la discrimination envers les femmes touchent toutes les sphères de la société, jusque dans les universités. C'est dans ce contexte de lutte contre toutes les formes de violences liées au genre (intrafamiliales, sexuelles, en ligne, dans l'espace public...) qu'un plan d'action national (PAN), piloté par la secrétaire d'Etat Sarah Schlitz (Écolo), vient d'être mis en œuvre. Pour le secteur associatif, l'enveloppe passe de 100.000 euros à plus de 2 millions structurels.



Pour Martine Delvaux, « le féminisme, comme pour toute prise de position politique, avance dans le temps et se construit ». © ANATOLE BERNAUDEAU.

« Il faut refuser de correspondre à un idéal de la féministe »

Dans « Le monde est à toi », Martine Delvaux aborde d'un point de vue féministe l'amour et la transmission mutuelle pour sa fille adolescente.

ENTRETIEN
FANNY DECLERCO

Martine Delvaux, professeure de littérature à l'université du Québec, explore dans *Le monde est à toi*, publié aux éditions Les Avrils, le lien qui l'unit à sa fille. Dans sa lettre à sa fille adolescente, qui n'est ni un guide ni un manifeste, elle s'interroge : qu'est-ce que cela signifie d'être une mère féministe ?

Au-delà des conseils, réflexions féministes, et intrusions dans son quotidien avec sa fille Elie, l'autrice nous offre surtout un grand livre sur l'amour filial et féministe, l'écriture et l'engagement, qu'il soit parental ou militant.

Le monde est à toi est avant tout un livre d'amour... Qu'y a-t-il de féministe dans cet amour maternel ?

On parle beaucoup de la colère féministe, de l'indignation, mais on parle peu de l'amour. Le journaliste Francesco Alberoni fait le lien entre les mouvements révolutionnaires et le « tombé amoureux ». Je suis partie de là : qu'est-ce qui nous amène à être militant ? Quand on décide de vivre avec un enfant, cet amour absolu est aussi une forme de « tombé amoureux ». Il y a quelque chose de révolutionnaire dans cet engagement ! J'ai aussi voulu avec cet essai sortir du freudisme, où le masculin représente le symbolique, où il faut absolument défaire la fusion mère-enfant, pour montrer que le rapport mère-fille peut être un lieu de la pensée, tout autant symbolique.

C'est une « lettre de mère en fille ».

On ne parle pas à sa fille comme on parle à son fils ?

J'espère que oui ! Je me battrais jusqu'à ma mort pour les droits des femmes, de celles qui sont identifiées en tant que femmes dans notre société. Et en même temps, dans mon horizon, le genre sexuel serait éminemment diversifié, fluide. Il ne compterait plus, ne constituerait plus un axe identitaire, on n'aurait plus à s'identifier en tant qu'homme ou femme ou trans. C'est un horizon qui est encore trop loin, donc en attendant, il faut défendre celles qui sont violentées. J'ai élevé ma fille sans penser qu'elle était une fille, en refusant de la réduire à cette identité. D'ailleurs, je ne sais pas ce que ça signifie « être une femme » ! Je n'ai pas adopté cette identité. J'ai porté un enfant dans mon ventre, mais ça ne veut pas dire que je me suis sentie femme au moment où je le portais. J'ai ce corps mais il n'est pas le lieu d'un ancrage identitaire.

Vous écrivez « Souvent je ne sais pas laquelle de nous deux est la plus grande, qui est le parent, qui est l'enfant ».

Qu'est-ce qu'il y a de féministe là-dedans ?

La filiation ne se passe pas dans l'autorité, parce que si on « élève » nos enfants, cela signifie que l'on se considère comme plus grand. Entre ma fille et moi, il y a une circulation, un jeu de chaises musicales où l'on change de place sans arrêt. Que l'on se retrouve à l'horizontale, c'est une des leçons du féminisme ! Elie m'a dit récemment qu'on avait grandi ensemble. Elle m'a mise au monde, et pour moi, ça, c'est féministe !

Etre féministe c'est être parfois mal élevée ?

Oui, il faut lutter contre certaines féministes parfaites ! La perfection, c'est quand même un truc qu'on colle à la peau des femmes. On ne nous pardonne

pas grand-chose... Le féminisme, comme pour toute prise de position politique, avance dans le temps et se construit. On fait des erreurs, on se trompe, on change, on bouge... Si on n'arrive pas à accepter cette espèce de pas à pas où l'on trébuche, on n'avance pas. Cette imperfection est aussi le lieu du succès : il faut refuser de correspondre à un idéal de « la féministe ».

Vous demandez à votre fille de s'indigner, faire grève, tout en gardant les yeux ouverts sur sa place de privilégiée...

J'étais très mal à l'aise d'écrire un livre en tant que mère blanche pour une fille blanche d'un milieu privilégié. Ça n'avait

aucun sens, sinon pour lui dire que cette place-là doit être sans arrêt négociée. Elle n'est pas acquise et si on l'occupe, il faut le faire de façon intelligente. J'ai voulu rendre hommage dans cet essai aux féministes noires américaines, trop souvent balayées et « white washées ». Le féminisme noir américain mérite d'être entendu. Je dis à Elie de s'exprimer, de faire la grève, la guerre des sexes, tout en écoutant, en restant à l'affût, en se mettant parfois entre parenthèses.

Enfin, comment devient-on féministe ?

Elie m'a entendue en parler, elle a vu les livres autour d'elle, et plus elle grandit, plus on en discute ensemble. Aujourd'hui, elle a 19 ans et elle est parfois plus féministe que moi ! Elle est beaucoup plus vocale. Je pense qu'elle est féministe parce qu'elle est indignée. Son féminisme va de soi, il n'est même pas à interroger, alors que pour quelqu'un comme moi, ou d'autres générations, la prise de position pouvait être honteuse. A d'autres époques, le féminisme n'était pas gagné d'avance. Pour ma fille, le féminisme, c'est comme une langue maternelle.

Martine Delvaux

Essayiste et auteure de fiction, Martine Delvaux est née en 1968. Figure incontournable du féminisme au Canada, elle enseigne la littérature à l'université du Québec à Montréal. Elle a déjà publié, entre autres, *Les filles en série : des Barbies aux Pussy Riot* et *Le boys club* aux Editions du remue-ménage.



Le monde est à toi
MARTINE DELVAUX
Les Avrils
144 p., 17 €, ebook 14,99 €